

Réflexions sur *La Case de l'oncle Tom*¹

Tous ceux qui ont lu, dans une édition pour enfant, rose ou verte, une version édulcorée de *La Case de l'Oncle Tom* de Harriet Beecher-Stowe (1811-1896), n'ont pas réalisé que ce livre, écrit il y a plus de cent cinquante ans, reste jusqu'à aujourd'hui, l'un des réquisitoires les plus puissants de tous les temps contre l'esclavage et l'un des livres les plus célèbres au monde, peut-être le roman le plus influent qui ait jamais été publié, véritable tremblement de terre verbal, raz-de-marée d'encre et de papier.

Résumé commenté de *La Case l'Oncle Tom*²

Shelby, le « bon maître » de Tom, au début du roman, est en réalité raciste et hypocrite, avec des arguments d'une extrême nocivité tels que : « tout le monde vend des esclaves », « la nécessité de la chose », etc. Il est de plus peu avisé : il s'est endetté jusqu'au cou. Ses dettes ont été reprises par un marchand d'esclaves, Haley, qui le force à lui vendre ses « meilleures valeurs », à savoir un bourreau de travail, Tom, et de la chair fraîche, un « jeune et bel enfant » appelé Henri.

Tom a la quarantaine. Il n'est pas le vieillard faiblard aux cheveux blancs qu'on a représenté par la suite. Il est en pleine possession de ses forces physiques, morales et spirituelles. Il est devenu chrétien quatre années plus tôt. Sa foi est sincère et lui a gagné la confiance de son maître. Il assure des fonctions de contremaître et dispose d'une case en propre pour sa famille. C'est un homme solide comme un roc, un homme d'honneur qui n'a qu'une parole, plus intègre que tous les personnages blancs du livre. Un homme qui veut s'instruire : il est

¹ José LONCKE est pasteur de la L'Église évangélique baptiste (FEEB) de Courbevoie.

² Voir Gary CAREY, *Stowe's Uncle Tom's Cabin*, Cliffs Notes, Lincoln, Wiley, 1999, p. 21-59 ; Tenley WILLIAMS, « Thematic and Structural Analysis », in *Uncle's Tom Cabin*, Bloom's notes, sous dir. Harold Bloom, New York, Chelsea House Publishers, 1999, p. 10-22.

résolument déterminé à apprendre à écrire. Pas du tout passif, il prend sa vie en mains. Tom accepte sa vente uniquement pour que sa femme et ses enfants ne soient pas eux-mêmes vendus et puissent rester chez ce maître, meilleur que d'autres. On l'assure qu'on ne le perdra pas de vue et qu'il sera racheté quand les affaires le permettront. En revanche, la mère d'Henri, Eliza, refuse qu'on lui arrache son enfant.

Ainsi dès les premières pages, nous sommes confrontés aux deux thèmes majeurs du livre. Tout d'abord, les conséquences de l'esclavage sur la foi et la morale de l'individu et de sa famille, des esclaves aussi bien que des propriétaires. Citons par exemple, la révolte spirituelle de George Harris, l'hypocrisie religieuse de Shelby, les compromis de Mme Shelby. Mais également la puissance d'un christianisme vécu qui permet à un homme qui vit une relation authentique avec Jésus-Christ de surmonter toute adversité et d'être transformé intérieurement en un homme nouveau. Cette opposition entre la spiritualité de Tom et le matérialisme de ses différents maîtres va se poursuivre tout au long du livre.

Ensuite, l'immoralité foncière de l'esclavage : l'esclave n'étant qu'une chose, on peut et on doit séparer les parents de leurs enfants ; et empêcher les esclaves de se marier légalement. De ce fait, les femmes sont les otages des appétits sexuels de leurs maîtres blancs. Elles enfantent des métisses qu'on peut à peine distinguer des Blancs et qui seront vendus comme les autres Noirs. Mais le commerce sexuel proprement dit est également une des conséquences de l'esclavage : il est évident qu'Eliza, tout autant que son fils, à cause de leur beauté et de leur peau presque blanche, n'échapperont pas longtemps à l'esclavage sexuel des maisons closes de la Nouvelle-Orléans.

Eliza résiste en s'enfuyant avec Henri et traverse bravement les glaces du fleuve Ohio pour se diriger vers le Canada. Mme Bird résiste à sa façon en favorisant leur évasion et en réveillant son sénateur de mari de sa nonchalance morale, à la mesure de ses calculs politiques. Tom approuve la fuite d'Eliza, mais va résister en suivant une autre voie, autrement dérangeante pour le lecteur, qui va le conduire, dans les pas du Christ, au sacrifice de lui-même. Il accompagne Haley dans ses affaires et ils prennent le bateau pour la Nouvelle-Orléans où il doit être vendu. La tante Chloé et Sam évaluent la situation et, jouant le rôle de bouffon qu'on leur a appris, tentent d'en tirer avantage. Il n'y a dans aucune de ces réactions une quelconque passivité.

Dans sa description des quakers, de la cuisine de Rachel Halliday notamment, l'auteur démontre qu'il existe une alternative au système capitaliste

patriarcal : des coopératives féminines en décalage par rapport aux hiérarchies traditionnelles³.

La résignation se retrouve là où on ne l'attend pas : chez une Mme Shelby pleine de bonne volonté mais sans volonté du tout, et qui cherche à bien faire ; mais le récit montre que cela ne suffit pas. En tant que femme mariée et sans indépendance financière, elle subit les décisions et les mauvais investissements financiers de son mari. Elle est moins libre que Chloé qui se bat pour son mari, en égale.

Sur le bateau, Tom rencontre les Saint-Clare qui rentrent chez eux à la Nouvelle-Orléans. Il sympathise tout de suite avec la jeune Évangéline (ou Éva) : elle tombe accidentellement à l'eau et Tom plonge immédiatement pour la sauver de la noyade. Une fois arrivé à la Nouvelle-Orléans, Saint-Clare, pressé par sa fille, achète Tom à Haley.

Évangéline, de plus en plus malade, va être une sorte de « messagère du ciel auprès des hommes ». On pensait généralement à l'époque, et c'était une grande source de réconfort pour les parents, que les enfants qui mouraient très jeunes avaient eu néanmoins le temps d'accomplir une mission particulière. Éva est dans ce sens « une petite évangéliste ». Sa mission est de répandre le message du Nouveau Testament, le message du Christ, le message d'amour, dans un lieu improbable. Ce message prend tout son sens dans le contexte de l'esclavage, puisque l'esclavage est par excellence le péché contre l'amour. Éva est profondément malheureuse de voir les autres malheureux et veut absolument faire quelque chose pour ceux qui sont maltraités et opprimés. Son action sera décisive dans la vie de Topsy et annoncera le sacrifice final de Tom.

Saint-Clare, lui, est contre l'esclavage mais possède des esclaves, par paresse morale. Sa femme Mary est, elle, raciste dans l'âme. Ayant appris depuis toujours à considérer ses serviteurs comme des objets, elle considère tout humain comme un objet, y compris sa fille.

L'auteur utilise les (très) longues conversations entre Saint-Clare et Ophelia pour expliciter les différents arguments employés à l'époque, de part et d'autre, à propos de l'esclavage. Ainsi en est-il de l'argument selon lequel il n'y a qu'une différence de degrés et non de nature entre l'esclavage et l'oppression sociale pratiquée par exemple dans l'Angleterre industrielle. De même pour ceux qui disent que c'est peine perdue pour un individu que de lutter contre un tel système. À cela il est répondu que du point de vu de l'éthique chrétienne (qui est

³ Harriet BEECHER STOWE, *Uncle Tom's Cabin*, éd. réalisée sous la direction de Jean FAGAN YELLIN, Oxford World's Classics, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. XXVI.

le point de vue de l'auteur), le mal reste le Mal même si tout le monde le pratique ; et que même si les espoirs sont minces, il est de la responsabilité morale de chacun de chercher le Bien et de toujours essayer de changer les choses.

Ophelia, la cousine venue du Nord, est mise par Saint-Clare devant ses propres contradictions : elle désapprouve le système, elle est préoccupée par l'éducation des esclaves, particulièrement par leur éducation morale mais elle ressent une aversion profonde pour les esclaves en tant que personnes ! Elle qui les considère abstraitement comme des enfants de Dieu est dans l'incapacité de les toucher et de les sentir. Une autre forme de racisme est montrée du doigt : la peur physique de l'autre dans sa différence. En « adoptant » Topsy et en apprenant à l'aimer, Ophelia va évoluer lentement avec elle. Topsy est le produit typique de l'esclavage : elle a vécu jusque là, comme une bête, au jour le jour, sans passé sans avenir, sans distinguer le bien du mal, sans amour.

Mais le séjour heureux dans cette famille est de courte durée. Éva est malade et meurt quelques mois plus tard. Puis Augustin Saint-Clare est poignardé accidentellement dans un café en tentant de séparer deux hommes saouls. Tom se retrouve à nouveau mis en vente. Et il est acheté par M. Legree, un homme d'argent possédé par l'appât du gain, qui ne voit dans les autres que de la matière dont on peut profiter. Legree revendique un pouvoir absolu de destruction sur tout être humain de son entourage. Dans la plantation de Legree, Tom refusera d'avoir une attitude servile et matérialiste : il ne collaborera jamais au système mis en place. Il s'y opposera de tout son être, refusant d'être une chose. Il restera un être libre, choisissant librement d'aimer.

Venons-en à présent à la scène du martyr de Tom. Tom, qui sait effectivement où se trouvent Cassy et la jeune Emeline, refuse de le révéler. Avec deux de ses esclaves, Quimbo et Sambo, Legree s'acharne contre lui. Il l'abandonnera en le laissant pour mort. Ses deux autres tortionnaires seront en revanche émus de son calvaire, et le soigneront finalement en pleurant. Le vieux Tom meurt le lendemain dans les bras de son ancien jeune maître, George Shelby, venu pour le racheter à Legree, mais un jour trop tard. Par la suite, Legree est travaillé par sa conscience. Il fait des cauchemars, se met à boire outre mesure et sans arrêt, et meurt dans les délires quelque temps plus tard.

La famille de George et Eliza part pour l'Afrique. L'auteur admettra, quelques années après la publication de la *Case de l'oncle Tom*, que si elle pouvait changer la fin du roman, elle ne les enverrait plus en Afrique. En effet, l'American Colonization Society, la société qui encourageait et organisait ces départs, ne souhaitait pas l'abolition de l'esclavage mais voulait éloigner des États-Unis les Noirs libres considérés comme « une population inutile et pernicieuse, voire

dangereuse ». En fait la Société joua un double jeu, déclarant son abolitionnisme au Nord et se présentant comme évangélistrice de l'Afrique, mais assurant en revanche les planteurs du Sud de sa volonté de maintenir l'esclavage tout en débarrassant leurs villes des Noirs libres qu'ils pouvaient y juger trop nombreux⁴.

L'œuvre et la controverse

On reprocha à la *Case de l'Oncle Tom* tout et son contraire : sa critique de la société, son style, son paternalisme, ses approximations, sa non violence, son humour, sa foi surtout.

Sa critique de la société

Il faut bien comprendre qu'avant Harriet Beecher Stowe, la littérature américaine se partageait entre les fantaisistes qui divertissaient (Edgar Poe, Irving) et les romantiques qui faisaient rêver (Cooper, Hawthorne, Melville...) ⁵. Harriet Beecher Stowe fut le premier écrivain réaliste américain d'une certaine importance à utiliser la fiction pour critiquer profondément la société, en particulier dans son incapacité à vivre la démocratie promise⁶. Mais elle critiqua également les Églises, l'économie, etc. Harriet Beecher Stowe ne fut jamais une femme soumise. Sa critique de la société prend racine dans un profond sentiment d'injustice et dans diverses oppositions. Elle s'opposa à son père. Elle s'opposa à l'antiesclavagisme modéré de son père, lequel, en homme d'Église, cherchait à sauvegarder l'unité de son union d'Églises et optait pour une solution progressive. En dépit de différences notables avec les plus extrémistes, elle les rejoignit sur un point : elle pensait comme eux que l'esclavage était un péché, le plus grave de l'histoire américaine. Une sorte de péché originel, légalisé dans la Constitution, un péché contre lequel les chrétiens avaient la capacité de lutter, en se saisissant des moyens qui étaient à leur disposition : transgression des lois civiles, prière, repentance et martyre. Puisque que l'esclavage était un péché, le pratiquer c'était s'opposer à Dieu et se condamner à toujours. L'esclavage était un péché mortel car il tuait l'âme des esclaves et des maîtres. L'esclavage était le péché ultime car en détruisant la famille, qui constituait aux yeux d'Harriet Beecher

⁴ Nelly SCHMIDT, *L'abolition de l'esclavage, cinq siècles de combats*, Paris, Fayard, 2005, p. 266-270.

⁵ Michael T. GILMORE, « Uncle Tom's Cabin and the American Renaissance », in Cindy WEINSTEIN, sous dir., *The Cambridge companion to Harriet Beecher Stowe*, Cambridge, Cambridge university Press, 2004, p. 58-76 ; Lawrence BUELL, *Harriet Beecher Stowe and the Dream of the Great American Novel*, in Cindy WEINSTEIN, *op. cit.*, p. 190-202.

⁶ Carolyn L. KARCHER, « Stowe and the literature of social change », in Cindy WEINSTEIN, *op. cit.*, p. 203-218.

Stowe le terrain dans le quel s'enracinait et s'épanouissait la vie spirituelle, il conduisait au scepticisme et à l'athéisme.

Harriet Beecher Stowe était consciente de sa valeur personnelle par rapport à son mari, Calvin Stowe (1802-1886), intellectuel souvent dépressif, et dérouter par les questions financières et matérielles. Celui-ci ne lui fut pas d'un grand secours dans la gestion des lourdeurs du quotidien. « J'épousai un homme riche en grec, en hébreu, en latin, en arabe, pauvre de tout le reste. » Elle disait gaîment qu'elle était entrée en ménage avec si peu de vaisselle et de batterie de cuisine que le tout valait bien cinquante francs. « Le premier argent que je gagnai, fut consacré à l'achat d'un lit de plumes, car nous avions des bibliothèques très bien garnies, mais peu de matelas⁷ ! » Harriet dut tenir la place du capitaine qui sait que sa compagnie ne tiendra que s'il tient lui-même, s'il donne l'exemple de l'endurcissement et de la bonne humeur.

Elle a pu se sentir profondément peinée par le fait que son mari ait tenu à rester le chef incontesté de la maisonnée, en gardant, par exemple, dans ses mains malhabiles l'entière gestion de ses revenus littéraires. Alors même qu'elle entretenait toute la famille avec sa plume, qu'elle gagnait cent fois plus que lui et qu'elle était plus de cent fois plus célèbre qu'il ne l'était⁸ ! Elle n'était pas à l'aise dans le rôle de second plan laissé aux femmes à cette époque, c'est le moins que l'on puisse dire. Certains ont suggéré que ce profond sentiment d'injustice n'avait pas été pour rien dans sa compréhension de l'oppression vécu par les esclaves.

Dans ce même sens, son essai, paru en 1870, *The Lady Byron Vindicated*, est bien plus qu'une simple défense du cas particulier de Lady Byron. Le livre est un plaidoyer en faveur des droits de la femme, et tout particulièrement de l'égalité homme-femme dans le contrat de mariage et dans les obligations mutuelles des conjoints. Harriet Beecher Stowe y rejette une conception du mariage qui n'était pas sans rapport avec une sorte d'esclavage de la femme⁹. Pourquoi, par exemple, n'a-t-elle pas droit à un bureau comme son mari ? Elle doit en effet, pour écrire, s'installer dans un coin de la salle à manger, où elle est sans cesse interrompue par les diverses irruptions des enfants, qu'elle apaise d'un geste ou d'un sourire, tout en continuant son ouvrage. Le constat est d'autant plus frustrant que sa sœur aînée, Catherine Esther Beecher (1800-1878) a fait d'elle la femme américaine la plus instruite de sa génération et l'a persuadée que le salut de la nation, en cette époque de troubles sociaux, dépendait de

7. Thérèse BENTZON, *Femmes d'Amérique*, Paris, Armand Colin, 1900, p. 192.

8. Joan HEDRICK, *Harriet Beecher Stowe : a Life*, Oxford, Oxford University Press, 1994, p. 122-132.

9. Ann DOUGLAS, « Introduction. The Art of Controversy », *Uncle Tom's Cabin*, New York, Penguin, p. 11-13.

l'influence des femmes instruites¹⁰. C'est donc un profond sentiment d'injustice et d'aliénation qui la pousse à prendre la plume pour écrire ce livre de sang et de rage.

Le fait qu'elle soit une femme

On a reproché à Harriet Beecher Stowe d'être une femme ! Étant sous-entendu qu'une femme ne comprend rien à ces questions et se laisse aveugler par ses bons sentiments... Or Harriet Beecher Stowe est une intellectuelle qui argumente. Ce n'est pas la compassion de la grenouille de bénitier qui l'étouffe mais l'injustice.

Petit bout de femme ordinaire, limitée comme tout autre individu, qui avait bien d'autres choses à faire et à penser, elle aurait préféré rester dans l'anonymat, son caractère l'inclinant plutôt à l'effacement et à la prudence. Mais le vide laissé par les hommes dans ce domaine et sa propre révolte contre l'injustice lui imposèrent littéralement cet engagement au service des autres. Ayant pris des risques, elle reçut des coups mais elle persévéra jusqu'au bout. On ne s'était pas méfié des femmes qui jusque-là ne s'occupaient que de littérature écrite par des femmes pour des femmes, dans le style « guimauve » popularisé par les romancières en vogue. On peut même dire que jusque-là, on ne s'était pas méfié de la littérature en général et de la littérature américaine en particulier. La véhémence avec laquelle on dénonça, dans le Sud, « les mensonges » et « les déformations » de ses écrits est sans doute la meilleure preuve qu'elle avait vu juste¹¹.

Son style sermonneur

On a dit d'Harriet Beecher Stowe qu'elle était une femme certes brillante, passionnée et sincère, mais qu'elle discourait plus qu'elle n'écrivait pour la défense d'une noble cause. Il faut entendre par là que la vertu est idéaliste et donc toujours sermonneuse. Certaines de ses descriptions seraient trop longues, ce qui impatienterait le lecteur moderne. Quand ses personnages, pourtant loquaces, deviennent silencieux, la narratrice, dit-on, prend la parole et interpelle les lecteurs. Elle en appelle par exemple directement à la compassion des mères qui lisent son récit.

Il faut dire que les discussions interminables du roman, qui intéressaient les premiers lecteurs au cœur de la lutte, sont plus difficilement lisibles aujourd'hui

¹⁰. Joan HEDRICK, *op. cit.*, p. 31-66.

¹¹. Jean BESSIÈRE, in Harriet BEECHER STOWE, *La Case de l'oncle Tom*, commentaires et notes de Jean Bessière, Livre de Poche, Paris, Hachette, p. 629.

où la cause est entendue. Ceux-là mêmes qui lui reprochent son sentimentalisme lui reprochent aussi la précision de ses raisonnements argumentés. Il faut rappeler que le roman fut publié sous forme de feuilleton. Il suffit de relire les œuvres d'Eugène Sue pour prendre la juste mesure des choses. Il faut rappeler aussi que toutes les règles du roman moderne n'étaient pas encore figées ; et que Balzac, à la même époque, se permettait de bien plus longues descriptions.

Balzac a travaillé pour d'innombrables journaux et fondé deux titres éphémères [...] Le premier roman publié en feuilleton en France a été sa *Vieille Fille*, parue dans *La Presse* en 1836. Il fut payé quarante-huit centimes la ligne pour la publication d'un autre roman-feuilleton dans *La Presse*. En avril 1847, trois œuvres de Balzac paraissaient en feuilleton dans trois journaux différents. Les exigences et l'intérêt financier de l'édition en feuilleton ont décidé de la structure de beaucoup de romans¹².

Rappelons également que le texte anglais n'a rien de monotone : dans les seules dix premières pages, l'auteur rapporte quatre styles différents.

Son sentimentalisme

Il faut veiller à replacer toute la sentimentalité développée autour de la mort de d'Eva dans le contexte humain et littéraire de l'époque. On la comprend mieux si l'on se rappelle qu'Harriet Beecher Stowe a vu mourir du choléra en 1849 son sixième enfant, Charley (1848-1849), âgé d'un an et demi. Il est vraisemblable qu'en écrivant le roman, l'auteur revivait le drame et accomplissait un véritable travail de deuil. L'auteur estime d'ailleurs que sa peine n'aura pas été vaine si elle peut l'aider à faire comprendre aux lecteurs et aux lectrices « ce qu'une pauvre maman esclave ressent » quand on lui arrache son enfant pour le vendre. Voilà ce qu'écrivait Harriet Beecher Stowe à son amie de toujours, Eliza Cabot Follen, le 16 décembre 1852¹³ :

J'ai été la mère de sept enfants. Le plus beau et le plus adorable d'entre eux a été enterré près de notre maison de Cincinnati. C'est auprès de son lit de mort et de sa tombe que j'ai compris ce que pouvait ressentir une pauvre maman esclave lorsque son enfant lui est arraché. Dans les profondeurs de cette détresse qui me semblaient incommensurables, mon unique prière à Dieu, fut qu'une telle douleur ne soit pas vécue en vain. Il me semblait que je ne pourrai jamais être consolée des circonstances particulièrement amères des sa mort, ni de cette douleur qui me sembla être presque de la cruauté, à moins que ce brisement de mon cœur, puisse me rendre capable de travailler à un grand bien pour les autres [...] La majeure partie des choses qui sont dans ce livre a sa racine dans les moments terribles et les souffrances amères

¹². Philip MANSEL, *Paris, capitale de l'Europe, 1814-1852*, Paris, Perrin, 2003, p. 359.

¹³. Susan BELASCO, *Stowe in Her Own Time, A Biographical Chronicle of Her Life, Drawn from Recollections, Interviews, and Memoirs by Family, Friends, and Associates*, Iowa, University of Iowa Press, 2009, p. 63-64.

ressenties durant cet été-là. Cela n'a laissé aucune trace dans mon esprit, je crois, sauf une profonde compassion pour les personnes éprouvées, tout spécialement pour les mères qui sont séparées de leurs enfants.

On peut lui reprocher cet excès de sentiments, mais c'est justement ce qui va lui permettre de faire ce que personne n'avait pu faire avant elle : humaniser l'esclavage.

Ses approximations dans la description de l'esclavage

Selon certains critères littéraires, les situations du roman seraient arrangées, les dialogues irréels et les portraits d'esclaves romancés. À cette critique, on peut répondre que dans un livre publié en 1853, *The Key to Uncle Tom's Cabin* (La clef de la Case de l'oncle Tom¹⁴), l'auteur défend la véracité de son roman. Elle évoque ses sources ; elle défend la précision de son travail analytique et sociologique, inspiré de témoignages réels qu'elle a transformés en fiction. Elle a également, dit-elle, beaucoup lu les *slave narratives* publiés à l'époque. Elle reconnaît ainsi s'être inspirée du précieux récit autobiographique de Josiah Henson¹⁵. Le futur pasteur Josiah Henson (1789-1883), esclave fugitif du Maryland, atteint le Canada en 1830 par le Chemin de Fer Clandestin. En 1841, il parvint à faire venir sa famille dans l'Ontario, à Dresden. Il y créa une colonie où d'autres anciens esclaves réfugiés au Canada purent apprendre à devenir des membres autonomes de la communauté et rebâtir leur vie. Dans son livre paru en 1849, il pardonne à ses ennemis mais attaque plus agressivement l'esclavage dans le Sud qu'elle ne le fait Harriet Beecher Stowe. Au Canada, le nom de Josiah Henson est devenu synonyme d'« oncle Tom ».

De son côté Claude Fohlen ajoute :

La Case de l'oncle Tom marque une étape importante de la diffusion des idées abolitionnistes en sensibilisant un public beaucoup plus large que les simples militants et en révélant à des centaines de milliers de lecteurs des réalités mêmes approximatives, touchant l'esclavage. Ce qui compte, c'est moins les réalités elles-mêmes que l'imaginaire bâti à partir de celles-ci et son impact dans le public. Que la description de l'esclavage ait été approximative, peu importe, c'est le choc et l'influence produits par la parution du livre au moment opportun qui comptent¹⁶.

¹⁴. Harriet BEECHER STOWE, *A Key to Uncle Tom's Cabin*, Boston, John P. Jewett, 1854, p. 37-38, 41.

¹⁵. Samuel OTTER, « Stowe and Race », in Cindy WEINSTEIN, *op. cit.*, p. 25.

¹⁶. Claude FOHLEN, *Histoire de l'esclavage aux États-Unis*, Paris, Perrin, 1998, p. 215-216.

Son paternalisme

Certains ont vu dans le roman l'expression d'un paternalisme colonialiste cherchant à s'acquérir une bonne conscience à bon compte¹⁷. Le reproche n'est pas sans fondement. L'auteur utilise des stéréotypes raciaux : les noirs sont particulièrement forts, affectueux, mais pas très entrepreneurs... Mais la foi d'Harriet Beecher Stowe l'a toujours protégée du racisme¹⁸. L'usage qu'elle fait de stéréotypes est inséparable de sa culture blanche victorienne¹⁹. On ne peut nier qu'elle appartenait à son temps, mais on ne peut nier non plus qu'elle lutta avec la dernière énergie et un réel succès pour se dégager de sa culture. De plus, le reproche de l'usage des stéréotypes ne vaut que pour les personnages secondaires. Il peut d'ailleurs se discuter : jusqu'à quel point n'épouse-t-elle pas le paternalisme des gens du sud qu'elle veut convaincre ? Si Harriet Beecher Stowe fait usage de stéréotypes à propos de certains personnages noirs, n'est-ce pas pour mettre en évidence leur humanité contestée par certains ? Si elle utilise toute la sentimentalité dont elle peut disposer et un excès d'artifices mélodramatiques dans ses descriptions, n'est-ce pas tout à fait consciemment, parce qu'elle veut éveiller une réelle sympathie envers ses personnages ?

Il faut également faire un sort au racisme qui serait caché derrière le métissage des deux esclaves qui réussissent leur évasion, Eliza et George. Le sous-entendu serait le suivant : il faudrait avoir du sang blanc pour être entrepreneur. On peut répondre par les éléments suivants :

- il fallait qu'ils soient métis pour se faire passer pour des Blancs ou des Latino-américains dans le dénouement des derniers chapitres ;
- leur portrait est une réponse ironique (voir plus loin l'ironie d'Harriet Beecher Stowe) apportée par l'auteur à l'un des arguments avancés par les tenants de l'esclavage : les Africains et leurs descendants seraient voués à l'esclavage par nature ou de part la volonté de Dieu. Harriet Beecher Stowe répond à cet argument très courant à l'époque, en montrant que bien des esclaves ne peuvent être identifiés à une race ou à une autre ;
- enfin, puisque son lectorat était blanc, elle a pu penser que ses lecteurs potentiels pourraient plus facilement sympathiser avec

17. Samuel OTTER, « Stowe and Race », in Cindy WEINSTEIN, *op. cit.*, p. 15-38.

18. Ann DOUGLAS, in Harriet BEECHER STOWE, *Uncle Tom's Cabin*, éd. dirigée et introduite par Ann DOUGLAS, Londres, Penguin Books, 1986, p. 25.

19. Thomas F. GOSSETT, *Uncle Tom's Cabin and American Culture*, Dallas, Southern Methodist University Press, 1985, p. 409-411.

des gens qui leur ressembleraient et s'identifier à eux ; des lecteurs blancs, a-t-elle pu supposer, comprendraient mieux sa description quand elle parle de la beauté de la métisse Eliza.

Enfin, pour conclure sur son supposé paternalisme, on peut ajouter qu'Harriet Beecher Stowe s'inspira pour le personnage de Topsey de sa dernière fille Georgiana May (1843-1890), une enfant pleine de vie, espiègle et attachante, sans aucun doute la plus talentueuse des six enfants Stowe.

Elle apprit ses lettres, que c'était une merveille... Mais elle avait en horreur l'immobilité... elle avait d'inépuisables ressources ; elle mimait, singeait et grimaçait, elle dansait, sautait, grimpaait, pirouettait, sifflait et imitait tous les cris et toutes les intonations imaginables²⁰.

La docilité de Tom, le personnage principal

L'ouvrage suscita à propos de son personnage principal de vives controverses de la part des principaux concernés, les Noirs, pour qui l'« Oncle Tom » était le type du bon Noir trop docile, passif et soumis au pouvoir des Blancs. Il symbolisait pour certains la faiblesse et la « collaboration ». L'expression « c'est un Oncle Tom » était courante parmi les Noirs *après* la guerre civile pour désigner, avec une nuance de mépris contenu, le type du nègre servile qui savait se tenir à sa place devant le Blanc.

La docilité de Tom, peut-on répondre, n'a rien de racial : elle est spirituelle et donc, aux yeux d'Harriet Beecher Stowe, synonyme de force²¹. De plus, il ne faut pas faire d'anachronisme :

Bien plus tard le terme oncle Tom en vint à désigner une personne noire se comportant avec une servilité obséquieuse envers les oppresseurs blancs. Cela fut dû en partie aux fameux « Tom Shows » montrés un peu partout sur les scènes américaines, pendant des générations, et qui transformaient le roman en mélodrame souvent comique ou grotesque²².

L'« Oncle Tomisme » apparaît après la guerre de Sécession. De plus, l'influence des *Minstrel Shows* commence dès 1820. Ces derniers parodiaient des œuvres de théâtre, tels que Hamlet, en faisant jouer pour les Blancs des acteurs blancs déguisés en « petits nègres ». On y battait des Noirs qui pleurnichaient et étaient prêts à tout pour une part de gâteau. On peut ajouter que l'influence d'une vision erronée d'un Christ « saint-sulpicien » a pu accentuer une mauvaise compréhension du personnage de Tom. Le Jésus de l'Évangile est rempli de la force de l'amour.

Mais le Tom créé par Harriet n'était pas un personnage obséquieux. Non, ce Tom-là était

²⁰. Jean BESSIÈRE, in Harriet BEECHER STOWE, *La Case de l'oncle Tom*, *op. cit.*, p. 339.

²¹. Ann DOUGLAS, *op. cit.*, p. 25-28.

²². James M. MC PHERSON, *La Guerre de Sécession*, Paris, Bouquins, 2002, p. 103.

au contraire un des seuls vrais chrétiens d'un roman que son auteur avait conçu pour émouvoir un public chrétien... Comme Jésus, il endurait d'atroces souffrances infligées par un cruel pouvoir séculier. Comme Jésus, il mourait pour racheter les péchés de l'humanité et pour sauver aussi bien les oppresseurs que ses propres frères de race. Les lecteurs de la *Case de l'oncle Tom* vivaient à une époque où ce message était mieux compris qu'aujourd'hui. Ils appartenaient à une époque qui éprouvait non pas de la gêne, mais de la ferveur²³.

Les grands auteurs subissent la loi du balancier. Dans des livres plus récents sur le sujet, d'autres historiens noirs américains ont décrit l'expérience de l'esclavage dans des termes qui se rapprochent de l'interprétation d'Harriet Beecher Stowe. Ils ont montré que les esclaves, dans leur grande majorité, n'ont jamais penché du côté de la révolte : ils ont plutôt enduré leur condition en créant une culture qui les attachait par des liens familiaux, et ceci dans un nouveau pays. En adoptant et en adaptant la foi chrétienne, les esclaves purent ainsi préserver certaines choses essentielles : leur dignité, la possibilité de ne pas se détruire eux-mêmes par une colère dont ils n'auraient tiré aucun bénéfice, une supériorité morale. Ils y gagnèrent le respect d'eux-mêmes, sachant qu'ils n'étaient pas responsables de leur condition et que s'ils ne pouvaient échapper à l'esclavage pour l'instant, ils pouvaient au moins résister à ses pires implications.

À ceci, il faut ajouter que les révoltés, les « résistants », sont bien représentés dans le roman par Georges Harris et Eliza. Certes, la résistance se confond avec la fuite, mais elle est du point de vue historique le premier acte de résistance, d'ailleurs réprimé par la loi à partir de 1850.

Enfin, il faut rappeler au lecteur français qu'avec la *Case de l'oncle Tom*, Harriet Beecher Stowe n'a pas dit tout ce qu'elle avait à dire sur la question de l'esclavage. En 1856, elle publie *Dred : A Tale of the Great Dismal Swamp* (L'histoire du grand marais maudit)²⁴, son second roman anti-esclavagiste. Celui-ci n'eut pas le même succès que *La Case de l'oncle Tom*. Car même s'il est mieux documenté et plus intellectuel que son prédécesseur, il porte moins à l'émotion. Le roman raconte l'histoire de Nina Gordon, propriétaire d'une plantation dans le Sud. Son frère est un cruel propriétaire d'esclaves et son demi-frère, un Noir, gère admirablement le domaine. On y rencontre des esclaves comme Milly, une chrétienne très pieuse, Tomlit, au caractère enjoué. Fait nouveau : un esclave dévoué est en la possession d'une famille blanche pauvre. Dred, le personnage qui donne son nom au livre, le héros, est cette fois-ci un esclave en fuite qui se rebelle et prêche la vengeance et la violence. Caché dans un grand marais maudit, il accueille les fugitifs et les sauve des chiens qui

²³. *Ibid.*

²⁴. Samuel OTTER, « Stowe and Race », in Cindy WEINSTEIN, *op. cit.*, p. 35.

sont à leur poursuite. *Dred* est un roman qui fut écrit pour répondre aux critiques formulées par certains à l'encontre de *La Case de l'oncle Tom* : la passivité de Tom ainsi que la solution de la fuite vers l'Afrique. Dred est un révolutionnaire noir américain présenté comme l'héritier de la Grande révolution américaine plutôt que comme un problème à évacuer. Le roman est plus pessimiste et reflète également le peu d'espoir qu'entretient désormais Harriet Beecher Stowe à propos d'une issue pacifique au conflit entre le Nord et le Sud. La guerre de sécession se profile à l'horizon.

Comment ne pas penser à Dred Scott, le Noir que la Cour suprême décida de renvoyer à l'esclavage alors qu'il s'était réfugié dans le Nord ? Le célèbre jugement de Dred Scott fut rendu en 1857. Dred Scott, né esclave en 1795, avait suivi son maître du Missouri jusqu'à Rock Island, dans l'Illinois, où l'esclavage était interdit. Ils y étaient restés cinq ans avant de rentrer dans le Missouri et Scott réclamait donc sa liberté, qu'il avait toutes les raisons de penser lui être due. L'affaire avait traîné des années devant les tribunaux, fait énormément de bruit et été portée jusque devant la Cour suprême. Le 6 mars 1857, la Cour rendait son jugement : il n'avait jamais été dans l'intention des auteurs de la Constitution de compter les Africains, qu'ils soient venus aux États-Unis comme hommes libres ou comme esclaves, au nombre des citoyens américains.

Ses traits d'ironie et d'humour

On ne comprend rien à l'œuvre de Harriet Beecher Stowe si l'on n'assimile pas son humour de fille de pasteur : un mélange d'humour anglais, d'ironie mordante, d'autodérision et de second degré ! Son humour porte là où le bât blesse. Son ironie parfois assez pesante témoigne d'une authentique indignation ! George Sand ne s'y est pas trompée :

Les saints ont aussi leur griffe, c'est celle du lion. Elle respecte la chair humaine, mais elle s'enfoncé dans la conscience, et un peu d'ardente indignation, un peu de terrible moquerie ne messied pas à cette bonne Harriet Stowe, à cette femme si douce, si humaine, si religieuse et si pleine de l'onction évangélique. Oui, c'est une femme bien bonne, mais ce n'est ce que nous appelons dérisoirement une bonne femme : c'est un cœur fort, courageux, et qui en bénissant les malheureux, en caressant les fidèles, en attirant les faibles, secoue les irrésolus, et ne craint pas de lier au poteau les pécheurs endurcis pour montrer leur laideur au monde²⁵.

²⁵ George Sand, *Autour de la table*, Paris, Calmann-Lévy, 1876, p. 326.

Sa foi chrétienne

Mais la « faute » que certains de ses lecteurs trouvent la plus irritante réside dans les fréquentes mentions de sa foi. Harriet Beecher Stowe fut élevée dans un milieu profondément croyant. Mais sa foi est toute personnelle : elle est le fruit d'une conversion. Dans un premier temps, en effet, Harriet trouvait les sermons de son père difficiles à suivre. S'ils avaient été écrits en langue indienne, l'effet bénéfique sur sa vie en aurait été le même ! L'insistance de son père sur la souveraineté de Dieu lui donnait l'impression que Dieu était injuste. Elle avait quatorze ans lorsque qu'une prédication au ton particulièrement ardent et pathétique l'amena à écouter de manière plus attentive qu'à l'accoutumée.

Son père prêchait sur : « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais je vous appelle mes amis » (Jn 15.15). Il conclut en disant : « Venez, confiez-vous à ce fidèle ami. ». Harriet pleura et fut touchée si profondément qu'elle se convertit sans plus tarder à Jésus-Christ. À la maison, elle raconta à son père qu'elle avait donné son cœur entièrement au Seigneur :

L'âme remplie de joie, je quittai l'église ; il me semblait qu'autour de moi tout faisait silence pour me laisser entendre la voix du ciel. Dès que mon père fut rentré, je me précipitai vers lui et, tombant dans ses bras, je m'écriai : « Mon Père, je me suis donnée à Jésus et il m'a reçue. » Jamais je n'oublierai l'expression de sa figure quand il me regarda ; elle était si douce, si lumineuse ! « Vraiment ! » me dit-il en me pressant sur son cœur, tandis que des larmes brûlantes tombaient sur ma tête ; « alors s'il en est ainsi, une fleur nouvelle s'est ouverte aujourd'hui dans le royaume des cieux »²⁶.

Dans les années 1840, William Miller pensa pouvoir fixer la date du retour du Christ. Un météore spectaculaire apparu en 1833 avait rendu les gens très réceptifs. Certains croyaient qu'il s'agissait des étoiles dont la chute avait été prédite par le Christ. Harriet fut troublée par les prédictions de Miller. En 1843, la date prévue arriva mais pas le Christ ! À la date de rattrapage, il en fut de même... Mais cette possibilité d'une fin du monde proche remplit Harriet d'un sentiment d'urgence qui ne la quittera plus, la conduisant aussi à une consécration renouvelée envers Dieu. Elle écrit à son mari : « Dorénavant, par la grâce de Dieu, je suis résolue à vivre pour Dieu. C'est le moment de se préparer à mourir. La lampe ne va plus brûler bien longtemps... l'éternité est en marche. Voulez-vous bien, cher mari, vous joindre à moi pour mener une vie nouvelle pleine de simplicité et de ferveur. »

Ce sentiment d'urgence qui ne la quittera plus²⁷ expliquerait-il sa tendance à écrire beaucoup et très vite ? Quoi qu'il en soit, son livre est inséparable d'une

²⁶ M.A. FABRI, *Portraits de Femmes*, VIII, *Madame Beecher-Stowe*, Paris, Librairie Fischbacher, 1897, p. 14-21.

²⁷ Joan HEDRICK, *op. cit.*, p. 143-157.

démarche spirituelle. Nous sommes en 1851, cela fait un an qu'elle cherche à écrire contre l'esclavage. Son imagination pourtant fertile est en panne. Nuit après nuit elle se lève et réfléchit à la lueur du foyer de la cheminée. Mais rien de satisfaisant ! Jusqu'à un certain dimanche matin de février. Un jour particulièrement froid. Harriet Beecher Stowe raconte elle-même que *La Case de l'oncle Tom* naquit dans son esprit comme un flash, alors qu'elle participait au Repas du Seigneur dans la petite église de Brunswick. Elle eut la vision d'un saint homme noir qui mourait en priant pour ses persécuteurs. Cette scène de la mort de Tom formera le noyau de son grand roman et les premières pages qu'elle en écrira. Elle est totalement subjuguée. Elle retient à grand peine les larmes et les sanglots convulsifs qui ébranlent les profondeurs de son être. Elle accepte la vision comme venant directement du Seigneur, comme un miracle. « Je ne pouvais pas en maîtriser l'histoire. Le Seigneur lui-même l'écrivit. J'ai été un instrument entre ses mains et c'est à lui que doit revenir toute la gloire²⁸. »

L'écrivain Hector France (1837-1908), dans un article de la Grande Encyclopédie paru à la fin du XIX^e siècle, parle de la *Case de l'oncle Tom* comme d'un roman « où les misères des esclaves sont étalées avec une simplicité qui fait le charme du livre mais où se montrent constamment les préoccupations de la propagande évangélique²⁹ ».

Pour Harriet Beecher Stowe, c'est dans la foi de Tom en la Bible que résidait l'explication de l'impact de *La Case de l'oncle Tom*. Dans sa préface, sa traductrice, Madame Belloc, met également en avant la foi d'Harriet Beecher Stowe :

Ce qui distingue madame Beecher Stowe entre tous les écrivains, c'est qu'elle est appelée, et qu'elle a sa mission... Profondément pénétrée de l'esprit du christianisme, le regardant comme la source de toute vérité, de toute liberté, de toute justice, l'auteur de l'Oncle Tom ne s'est pas crue libre de « cacher la lumière sous le boisseau », et de garder plus longtemps le silence sur les souffrances des opprimés, et l'iniquité des oppresseurs... Son livre est d'un bout à l'autre le saisissant commentaire de cette pensée et de l'admirable précepte évangélique : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même... » C'est le souffle d'une âme pieuse, porté sur le courant puissant de l'inspiration divine³⁰.

²⁸. Marianne BENDAYAN-GRANGE, in Harriet BEECHER STOWE, *La Case de l'oncle Tom*, Paris, Hachette Jeunesse, 1990, avec dossier de Marianne Bendayan-Grange, p. 353-383.

²⁹. Hector FRANCE, « Harriet Beecher-Stowe », in *La grande encyclopédie : inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts*, tome 5, réalisée par une société de savants et de gens de lettres sous la direction de M. Berthelot, Hartwig Derenbourg, F.-Camille, réimpression non datée de l'édition de 1885-1902, Paris, H. Lamirault, p. 1133.

³⁰. Louise SWANTON-BELLOC, in Harriet BEECHER STOWE, *La Case de l'oncle Tom*, traduction faite à la demande de l'auteur par Madame Louise Swanton-Belloc, avec une préface de Madame Beecher-Stowe écrite par elle-même pour cette traduction, précédée d'une notice sur sa vie par Mme Louise Swanson-Belloc et ornée de son portrait gravé par M. Fr. Girard, Paris, Charpentier, 1853.

Harriet Beecher Stowe ne faisait que suivre l'enseignement de son père qu'elle résumait ainsi : « Il prêchait que tous les hommes ont péché et ont besoin de se repentir. Il prêchait Christ en tant que sauveur du péché, ami, consolateur, guide ici-bas et pour toujours, le besoin du Saint-Esprit de Dieu. Dieu prêt à le donner. La prière et ses réponses. La Bible et son inspiration et comment en user³¹. » Toute son œuvre littéraire s'est confondue avec l'intention morale qui a commandé sa vie : faire que la vie spirituelle ne soit jamais une négation de la réalité humaine et sociale. En témoignent, ces deux citations :

Pour cette fille et femme de pasteur profondément pieuse, l'esclavage n'est pas seulement inhumain, mais contraire aux principes du christianisme. La conception qu'Harriet Beecher-Stowe se fait de la religion est subversive pour l'époque : beaucoup d'hommes d'église américains acceptaient, voire justifiaient l'esclavage, alors que, pour elle, chaque chrétien doit respecter et aimer son prochain comme lui-même : comment pourrait-on alors approuver l'esclavage³² ?

Harriet Beecher-Stowe vivait depuis l'enfance dans une atmosphère toute inspirée de la doctrine du péché, de l'expiation, et du salut. Elle avait le don d'habiller ce thème d'une prose vibrante de pathétique³³.

L'habileté d'Harriet

Finalement, la grande habileté d'Harriet Beecher Stowe fut de proposer à ses lecteurs potentiels des personnages d'esclaves avec lesquels il leur était possible de s'identifier³⁴. La société américaine étant religieuse, le héros du livre est profondément attaché à sa foi. La société considérant la famille comme sacrée, elle dépeint la cruauté d'un système qui sépare les familles. Non seulement le personnage central, Tom, est un homme qui tient ses engagements familiaux mais dans l'histoire parallèle, Eliza également. Elle s'enfuit avec son fils lorsqu'elle apprend que celui-ci sera vendu. Harriet Beecher-Stowe joue donc en plus sur les sentiments de la « lectrice blanche de moins de cinquante ans », qu'elle n'hésite pas à interpeller afin de mieux souligner que, quelle que soit la couleur de la peau, la perte d'un enfant représente la pire crainte d'une mère³⁵.

La grande habileté de l'auteur fut aussi de démontrer que chacun peut devenir esclavagiste : Simon Legree est d'origine nordiste, de la Nouvelle-Angleterre. Personne, donc, en Amérique, n'est à l'abri de la perversion que suscite

31. Cité par Forrest WILSON, *Crusader in Crinoline : the Life of Harriet Beecher-Stowe*, Philadelphie, Lippincott, 1941.

32. Marianne BENDAYAN-GRANGE, *op. cit.*, p. 366.

33. James M. MC PHERSON, *op. cit.*, p. 100.

34. Anne GARRAIT-BOURRIER, *L'esclavage aux États-Unis*, Paris, Ellipses, 2001, p. 161.

35. Claire PARFAIT, « La case de l'oncle Tom », in Marie-Jeanne ROSSIGNOL, sous dir., *Aux origines de la démocratie américaine*, Paris, La documentation Française, 2004, p. 54-55.

l'esclavagisme. Le problème concerne tout le monde, aussi bien le Nord que le Sud.

L'habileté littéraire d'Harriet Beecher Stowe fut de démontrer que chaque maître, fut-il humain, est responsable de l'esclavage et de ses horreurs. Ainsi, Shelby est un bon maître qui apprécie et respecte les esclaves. Mais aussi bon soit-il, il vend ses esclaves pour payer ses dettes. Il sépare des familles. Il est au début de la série de causes et d'effets qui conduira à la mort de Tom. Augustin Saint-Clare et sa cousine Ophélie disent eux aussi les ambiguïtés de ces maîtres qui, malgré leur intelligence et leur bonté, restent les prisonniers de la logique de l'esclavage.

Harriet Beecher Stowe sut montrer habilement les différentes réalités de l'esclavage dans différentes régions : trois régions différentes pour trois esclavages mais un mal universel.

Enfin, par l'exemple religieux que donne l'esclave noir (le martyr de Tom), elle dénonça habilement l'esclavage à partir des croyances et des justifications des Blancs. La conclusion est nette : la croyance même des Blancs réclame de condamner l'esclavage.

Conclusion

Terminons par une citation de M. A. Fabri, en 1896 : « À notre époque d'anémie morale, de convictions vacillantes, il est bon de se mettre en contact avec ces vies énergiques qui n'ont pas accepté le mal, qui n'ont pas laissé faire sans protester. Combien d'hommes et de femmes de talent... pourraient contribuer à réprimer le vice et à amener une réforme dans tel ou tel domaine³⁶. » Cette petite fille de forgeron avait écrit un véritable brûlot qui, lancé depuis une modeste maisonnée et du sein même d'une vie ordinaire, contribua à enflammer un pays tout entier.

José LONCKE

Courbevoie

³⁶ M.A. FABRI, *op. cit.*, p. 108.